

Le « Réseau des Jeunes Chercheurs Santé et Société » : un acteur des sciences sociales de la santé

Créé en 2003, le *Réseau des Jeunes Chercheurs Santé et Société* réunit aujourd'hui plus de 200 chercheurs en sciences sociales de la santé, majoritairement doctorant-e-s mais aussi post-doctorant-e-s et étudiant-e-s en master. Après huit ans d'existence, il attire toujours plus de membres, multiplie ses activités et renforce son inscription institutionnelle. On tentera, à partir d'un point de vue non distancié (les auteur-e-s sont particulièrement impliqués dans le fonctionnement du Réseau), de suggérer que plus qu'un simple outil de socialisation professionnelle, il est devenu un acteur important de ce champ académique, justement parce qu'il en dépasse ses contours stricts. Cette courte présentation est aussi l'occasion de revenir sur certains enjeux de la production de connaissance et de la socialisation à la recherche dans ce domaine où l'implication individuelle et la dynamique collective posent de façon singulière le rapport du savant au politique. Car cette dimension critique des sciences sociales se développe dans un contexte de précarisation massive des jeunes chercheurs, où la lutte des places est de plus en plus intense au regard de la rareté des postes stables. D'où l'importance de ce type de réseaux pour s'y construire une position en tant que postulant et amplifier ses productions et sa visibilité en vue d'un futur recrutement. Jouer ce rôle tout en visant une approche collective de la recherche, sans nier les inégalités qui affectent lourdement le monde des doctorants, relève-t-il du vœu pieu ou de la naïveté ? Une autre version serait d'en faire un pari permettant d'interroger le fonctionnement du monde académique.

Origines, objectifs, activités et profils des membres

Le Réseau de doctorants Santé et Société est né à l'initiative de responsables de centres de recherche réunis par Didier Fassin, alors directeur du CRESA, et de leurs doctorant-e-s. Sa création s'appuyait sur un double constat. Les questions de santé publique, de biomédecine et du vivant ont pris une telle importance dans le monde social depuis les années 1980 que de plus en plus de recherches ont investi ces champs, notamment des thèses en sciences sociales. Toutefois, ces doctorant-e-s qui partageaient un même domaine de recherche mais relevaient de disciplines, d'universités et de laboratoires variés, avaient assez peu l'occasion de mettre en commun leurs expériences et leurs réflexions, encore moins leurs interrogations et leurs difficultés, en dehors des échanges qu'ils pouvaient avoir en séminaire ou dans leur centre de recherche.

La création du réseau a par ailleurs bénéficié de deux éléments circonstanciels. D'une part, l'expérience acquise par l'organisation, à l'instigation de Michel Callon, et en collaboration avec Nicolas Dodier, Alain Ehrenberg et Didier Fassin, de séminaires en 2001 (à l'École des mines) et 2002 (à la Maison des Sciences de l'Homme de Paris Nord – MSH - PN), réunissant des doctorant-e-s français et européens, dans le cadre d'un programme financé par le ministère de l'Enseignement supérieur. D'autre part, la proposition faite par Pierre Strobel, alors responsable de la Mission Recherche de la Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques (MiRe/Drees) du ministère des Affaires sociales, d'apporter un

soutien financier à l'axe « Santé et société » de la MSH Paris Nord coordonné par Didier Fassin ; la constitution d'un réseau francilien de doctorant-e-s permettant de répondre aux critères de ce financement qui devait avoir un rôle structurant pour la recherche.

Le « Réseau francilien de doctorants en sciences sociales travaillant sur des questions de santé publique, de biomédecine et du vivant » s'est ainsi constitué en décembre 2003 dans le cadre de l'axe « Santé et société » de la MSH – PN et avec le soutien de la MiRe/Drees. Rapidement, il s'est élargi géographiquement : en 2004, c'est le « Réseau national des doctorants Santé et Société » que la MiRe/Drees a soutenu par une convention.

À sa création, les objectifs principaux du réseau – outre les échanges entre doctorant-e-s autour des thématiques de la santé – étaient de favoriser la circulation d'informations, la capitalisation d'expériences et la socialisation dans les milieux de la recherche au niveau français et international. Ces objectifs se sont essentiellement traduits par l'organisation d'activités scientifiques (journées d'études, séminaires, ateliers, etc.) mises en place par et pour les doctorant-e-s, le réseau permettant à la fois d'accéder aux moyens financiers et aussi d'acquérir la confiance nécessaire à ce type de projets.

Dans une première période de « mise en route » (2004-2006), le réseau a essentiellement organisé des journées annuelles autour de thématiques transversales (corps, risque et santé ; corps, émotions et santé...). Le réseau a trouvé son rythme de croisière en 2006, avec l'instauration d'un site internet et d'une liste de diffusion. Ces deux outils électroniques ont permis de faire circuler régulièrement des informations autour des activités scientifiques dans le champ des sciences sociales de la santé, en relayant des appels à communication ainsi que des appels d'offre. A partir de 2005, des doctorant-e-s ont organisé des séminaires annuels autour de questions thématiques, telles que la santé mentale, puis le VIH/sida à partir de 2008 et depuis 2011, le thème du vieillissement et des « traitements et contraintes ». Au final, lors de ses huit années de fonctionnement, les membres du réseau avec l'appui des coordinateurs successifs, ont été à l'initiative de près d'une vingtaine de journées scientifiques, de cycles de séminaires ainsi que d'une dizaine d'ateliers de formation, à Paris comme en province. Les activités ont permis de développer des espaces de socialisation et de professionnalisation des doctorant-e-s, et constituent un instrument pour rompre l'isolement géographique et institutionnel. Le réseau a également participé à la mobilité internationale de ses membres, notamment en soutenant des séjours dans des laboratoires étrangers.

La majorité des membres du réseau sont doctorant-e-s. Cependant, de plus en plus d'étudiant-e-s en master s'y inscrivent notamment en vue de préparer au mieux leur cursus de thèse, pour trouver des informations sur les possibilités de financement ou se socialiser avec des jeunes chercheurs du champ de la santé. Par ailleurs, les membres du réseau ayant soutenu leur thèse y restent pour la plupart inscrits jusqu'à leur recrutement sur un poste fixe. La composition du réseau reflète la diversité du champ de la recherche en sciences sociales de la santé en France avec plus de 70 institutions de recherche représentées (120 en comptant tous les laboratoires). Ces chercheurs sont majoritairement inscrits en anthropologie et sociologie, mais aussi en sciences politique, histoire, économie et gestion, quelques uns en santé publique.

En 2010 Marc Bessin a succédé à Didier Fassin à la direction scientifique du réseau. Avec la création d'un poste de coordinateur à mi-temps, le réseau a pu renforcer ses activités et élargir son champ de recherche et de réflexion. Une journée autour de la professionnalisation des jeunes chercheurs en sciences sociales et santé, et une autre sur le champ de la santé publique se sont tenues en 2010, en plus des Assises du réseau. Toutes ces rencontres abordent des

enjeux au croisement des sphères académiques et professionnelles. Elles marquent une nouvelle orientation du réseau, qui, en plus de ses objectifs initiaux, entend désormais favoriser, dans un contexte de pénurie des postes académiques, l'accès à l'emploi de ses membres. Enfin, pour refléter au mieux sa composition (d'une soixantaine de doctorant-e-s essentiellement franciliens, le réseau s'est élargi à plus de 200 jeunes chercheurs à différents niveaux de professionnalisation, parfois situés à l'étranger) et ses préoccupations, ces Assises ont procédé à un changement de nom. La nouvelle appellation, « *Réseau des Jeunes chercheurs Santé et Société* », met ainsi l'accent sur la dynamique de transmission de savoirs et de pratiques. C'est en grande partie ce qui en fait la spécificité.

Limites et succès du réseau

En 2003, le réseau a été créé pour permettre les échanges entre doctorant-e-s, la circulation d'informations, la capitalisation d'expériences et la socialisation, objectifs auxquels s'est ajouté, en 2010, celui de favoriser l'insertion dans les réseaux professionnels, y compris extérieurs au domaine académique. En atteignant la plupart de ces objectifs, le réseau est passé d'*outil* à disposition des doctorant-e-s à celui d'*acteur* dans le champ des sciences sociales de la santé. Les instances jouant ce rôle ne se bousculent pas, alors que ces objectifs sont de plus en plus partagés par les différentes tutelles structurant la recherche. Celles-ci n'hésitent pas à pousser le réseau à cette conversion, non sans ambiguïtés. C'est dans ce contexte que doivent être interrogés ses succès et ses limites.

Le réseau a des difficultés à vraiment élargir son recrutement au-delà des laboratoires attachés traditionnellement à la santé, dont les doctorant-e-s constituent le contingent le plus important. Les chercheurs venant d'autres universités ou écoles doctorales y sont représentés, mais cela reste marginal alors que le réseau répond davantage encore aux préoccupations de ces étudiants souvent esseulés dans leur milieu de travail au quotidien. En particulier, le réseau ne compte que peu de membres dans les disciplines des sciences politiques, du droit, de la géographie, de la santé publique. Les jeunes sociologues et anthropologues sont en revanche très largement représentés. Se voulant acteur de socialisation et de désenclavement du champ des sciences sociales de la santé, il est crucial de parvenir à inclure plus systématiquement les institutions ou disciplines qui y sont moins représentées. C'est un enjeu important d'insertion dans le champ pour les doctorant-e-s « isolés » abordant la santé ou la médecine, dans des laboratoires qui travaillent peu sur ces questions.

Une autre limite à l'action du réseau concerne le soutien à des séjours de recherche à l'étranger et, plus largement, son insertion dans l'espace européen et international. Tandis que la recherche se produit de plus en plus au niveau international, le réseau n'a pas encore réussi à systématiser la façon d'aborder ces dynamiques. Pour le moment, son soutien à des déplacements de doctorant-e-s accueillis dans des institutions académiques à l'étranger manque de visibilité et de lisibilité et n'a pas abouti à des relations plus pérennes. C'est ce qui nous amène pour l'instant à freiner la tendance à une internationalisation du réseau, qui n'aurait un sens qu'à partir d'un ancrage plus systématique de ces échanges, ce à quoi il convient de mieux s'employer.

Enfin, l'un des points faibles du réseau est de ne pas disposer d'informations plus précises sur tous ses membres, sur leur parcours, leur situation sociale, leur recrutement, les opportunités après leur thèse. C'est évidemment le signe d'un processus de conversion pas tout à fait abouti. Le manque d'informations sur le devenir des doctorant-e-s ayant soutenu leur thèse est

l'un des éléments les plus regrettables. Se perd ainsi une quantité de savoir faire sur les réseaux de connaissance et les projets innovants dans lesquels sont désormais investis les docteurs en sciences sociales de la santé. Il convient de réfléchir à faire une place mieux définie pour ces anciens doctorant-e-s devenus professionnels de la recherche, dont les autres membres ont beaucoup à apprendre, à échanger y compris dans la construction de leur propre parcours pendant et après la thèse. Le nouveau site internet du réseau⁵ a été conçu pour mieux appréhender ce partage d'informations. Il reste que les manières de s'approprier ces outils traduisent des inégalités qui s'amplifient lorsqu'il s'agit de prendre des initiatives, participer aux débats et jouer un rôle d'acteur dans le champ académique. En ce sens la forme réseau ne peut prétendre inverser la logique des ressources qui bénéficient aux étudiants souvent déjà les mieux dotés.

S'affirmant comme acteur dans le champ, le réseau a aujourd'hui besoin de renforcer ses espaces de visibilité et d'échange. Il s'agit également de mettre en avant ce que le réseau abrite comme espace(s) collectif(s) de recherche en s'appuyant ou en prenant exemple sur des initiatives collectives réussies telles que le séminaire « Sciences sociales et santé mentale » (2005-2010) ou le « Réseau de Jeunes Chercheurs Sciences Sociales et VIH/sida » (depuis 2008).

En 2008, le réseau a en effet participé au financement de journées d'études intitulées « Implication, réflexivité et positionnement des jeunes chercheurs travaillant sur le sida aujourd'hui : questions méthodologiques et politiques » organisées par trois doctorant-e-s. C'est à la suite de cette manifestation que certains participants ont décidé de monter un réseau spécifique aux questions VIH/sida qui a sa dynamique propre tout en travaillant en pleine osmose avec le Réseau des Jeunes Chercheurs Santé et Société. Le « Réseau des Jeunes Chercheurs Sciences Sociales et VIH/sida » rassemble aujourd'hui plus de 80 membres dont les recherches se rattachent à la sociologie, anthropologie, économie, science politique, psychologie, etc. sur des terrains qui se situent en Europe, en Asie, en Afrique. À partir de cette base, s'est consolidée à la fois une activité d'échanges entre jeunes chercheurs et de dialogue avec les acteurs associatifs et les organismes institutionnels, notamment avec Aides, Sidaction et l'ANRS. Ceux-ci ont soutenu financièrement les rencontres et ont participé pleinement aux débats en engageant une réelle volonté de dialogue sur la pratique et les enjeux de la recherche en sciences sociales et sur la dimension appliquée de la recherche ou sur la recherche communautaire (avec Aides notamment).

Un espace critique dans le champ académique de la santé ?

La dynamique collective autour du séminaire « santé mentale » ou dans le réseau VIH/sida illustre assez bien l'esprit qui règne au sein du réseau. Les productions scientifiques collectives qui en émanent, pour n'en retenir que deux assez représentatives (Fernandez, Lézé & Marche, 2008 ; Chabrol & Girard, 2010), sont le fruit d'échanges et de rencontres qui ont apporté à bien plus que les seuls auteurs de ces volumes. Nulle naïveté dans cette affirmation, car personne n'oublie bien sûr que la concurrence existe entre membres du réseau, tout comme elle opère entre doctorants d'un même laboratoire ou entre chercheurs. Et les logiques de domination internes à ces structures sont en partie construites à partir de stratégies de publication. Il demeure que dans la manière d'organiser le commun, d'une structure à l'autre, certaines se développeront en jouant sur ces enjeux de concurrence alors que d'autres

pourront tenter d'objectiver ce contexte et viser à produire de la connaissance sur d'autres bases. Car à l'encontre d'une tendance forte au sein de l'académie où la concurrence est exacerbée, la course à la publication individuelle de plus en plus encouragée, et où les « porteurs » de projet sont davantage mis en avant en réduisant le commun à une stricte division du travail verticale, le réseau ne cesse d'encourager la dimension collective de la recherche. Il ne soutient pas de projets individuels mais des initiatives à visée de socialisation ; il ne finance pas de fins de thèse ou des terrains de recherche, mais favorise plutôt des voyages au sein de laboratoires ou des institutions, les déplacements ne sont pris en charge que pour préparer des réunions ou des ateliers, mais aucunement pour présenter des contributions individuelles à un colloque. En ce sens, il ne se substitue pas aux laboratoires, même si on constate de ce point de vue des écarts de pratiques très importants entre les centres quant aux soutiens apportés aux doctorant-e-s. Il s'agit en somme de socialiser les jeunes chercheurs à un mode de fonctionnement qui devrait caractériser l'univers professionnel au sein duquel ils tentent de se faire une place, une activité fondamentalement collective, bien que traversée par les inégalités et affectée par la concurrence. L'activité du réseau contribue aussi aux apprentissages du métier, en transmettant les compétences nécessaires pour que chacun et chacune puisse avancer, dans la carrière et dans la production de connaissances spécifiques à l'objet singulier qu'ils construisent dans le champ « santé et société ».

Par ailleurs, les ouvrages cités plus haut ont traité de thématiques assez marginales ou discrètes dans l'espace académique, alors qu'elles se sont imposées pour les chercheurs qui partagent des préoccupations épistémologiques majeures en période de thèse. Les questions des affects, de la réflexivité ou du rapport au terrain deviennent aussi légitimes à partir de ces confrontations largement encouragées par le réseau. Elles influent sur la manière de faire de la recherche tout en produisant des résultats reconnus dans le monde académique et scientifique.

La confrontation avec les acteurs non académiques du champ fait partie de ces questions récurrentes évoquées dans le réseau. On considère souvent le champ du VIH/sida comme un exemple d'ouverture au monde professionnel. Or, les échanges dans le réseau ont montré que plus généralement, la posture des chercheurs sur leur terrain et avec les acteurs auxquels ils sont confrontés interroge les frontières du champ. Le réseau est un espace légitime pour exprimer les tensions entre dimension académique de la recherche et engagements critiques où nous mènent souvent nos travaux. On peut dès lors se demander si la singularité de ce champ, au plus près d'enjeux sociaux, politiques et moraux, est susceptible de développer une posture critique du savant et du politique, qui pourrait être observée à l'aune de cette conception de la recherche qui privilégie l'expérience collective. C'est peut-être ici avancer une conclusion bien rapide, mais à l'aune de cette expérience de mise en commun orchestrée par le réseau s'impose en tout cas une réflexion sur le rapport entre la manière d'entrer dans ce champ de recherche et d'y inciter à l'échange entre chercheurs sur des questions parfois indicibles dans les laboratoires ou seul devant son ordinateur, et les façons de s'impliquer dans les situations que la posture scientifique classique ne fait qu'observer. Autrement dit, le réseau permet de repenser les oppositions structurantes du milieu scientifique (recherche collective/individuelle ; isolement/dispersion ; visée scientifique/professionnalisation ; savant/politique), et l'on peut se demander si le champ de la santé, comme d'autres (social, genre, discriminations...) tout aussi enclins à se confronter directement aux enjeux politiques, n'incite pas davantage à une posture qui ose interroger les espaces académiques et sociaux investis, sans renier la prétention à la rigueur des sciences sociales.

Bibliographie

Fernandez F., Lézé S. & Marche H. (dir.), *Le langage social des émotions : études sur les rapports au corps et à la santé*, Paris, Economica, 2008.

Chabrol F. & Girard G. (dir.), *VIH/sida. Se confronter au terrain. Expériences et postures de recherche*, Éditions ANRS, Collection Sciences sociales et sida, 2010.

Fanny Chabrol, Moritz Hunsmann et Janina Kehr, « Réaliser un doctorat en sciences sociales de la santé : financements, pratiques de recherche et enjeux de professionnalisation », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], 7 | 2012, URL : socio-logos.revues.org/2629

Notes

1 Le nom d'origine de l'actuel Réseau des Jeunes Chercheurs Santé et Société.

2 En 2007, le CRESP (Centre de recherche sur la santé, le social et le politique) a fusionné avec le GTMS (Genèse et transformation des mondes sociaux) alors dirigé par Alban Bensa pour devenir l'IRIS (Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux. Sciences sociales, politiques, santé).

3 Successivement Paula Vazquez, Janina Kehr, Julieta Grinberg, Fabien Le Bonniec, Fanny Chabrol et Janina Kehr, David Michels.

4 Au demeurant, ces questions sont abordées, avec quelques données significatives, dans un article émanant de membres du réseau : Fanny Chabrol, Moritz Hunsmann et Janina Kehr, « Réaliser un doctorat en sciences sociales de la santé : financements, pratiques de recherche et enjeux de professionnalisation », *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie* [En ligne], 7 | 2012, URL : socio-logos.revues.org/2629

5 www.reseau-sante-societe.org